

## Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 12 juillet 1919

---

### Discours prononcé par M. Ferdinand BRUNOT, Doyen de la Faculté des Lettres de Paris

Mesdames, Messieurs,

Comme le maître dont vous venez d'entendre la belle étude et les hautes réflexions, je commencerais par saluer ici, solennellement, les anciens élèves de ce Lycée qui sont morts pour la patrie ou qui ont souffert pour elle. Si nos hommages se répètent les uns les autres, tant mieux ! Je pense, avec M. van Biéma, qu'à chaque occasion une litanie d'amour et de reconnaissance doit monter de nos cœurs vers les sphères où les rédempteurs de la liberté du monde jouiront éternellement de leur gloire.

Qu'ils soient bénis pour leur sacrifice ! Que, suivant l'expression du poète,

La voix du peuple entier les berce en leur tombeau !

Mes Enfants,

Il y a maintenant trente-six ans, trois douzaines d'années, trois fois votre âge moyen, que je n'ai fait un discours de distribution de prix. Vous comprenez que j'ai perdu le tour de main. Je me souviens mal, du reste, de ce qu'avait dit le président de 1883. Avait-il été éloquent ? Sans doute, puisqu'il était préfet, et qu'un préfet, comme un sous-préfet – tout le monde le sait depuis Alphonse Daudet, - ne perd le fil de son discours que s'il a l'imprudance de s'arrêter dans les bois à faire l'école buissonnière. Je suis sûr en tout cas que nous l'avons trouvé long ; il faisait chaud ; et nous lui reprochions comme une faute de goût de n'avoir pas cédé au moins à la pression atmosphérique.

Je ne commettrai pas une pareille faute. Que suis-je chargé de vous apporter après tout ? Des compliments. Or, au temps où la société française imposait à l'Europe les lois d'une politesse raffinée, la règle était que le compliment devait avoir deux qualités : être bien tourné et être court. La seconde est à la portée de tout le monde, je vais tâcher de me l'assurer.

Et pour commencer je vous dirai tout crûment, au risque de vous donner un peu de vanité, que je suis content de me trouver devant une élite d'enfants. Seulement, entendons-nous. Si les élèves qui ont des prix et des accessits sont une élite, ce n'est pas parce qu'ils ont réussi, c'est parce qu'ils ont fait des efforts pour réussir. On a la chance une fois, mais pas toutes les fois, sinon c'est qu'on l'a méritée, qu'on l'a forcée par son application et son travail, et alors il convient de parler non plus de chance, mais de justice. A cet égard, La concurrence des

compositions est une chose bonne, puisqu'elle surexcite vos volontés. On nous ôterait tout scrupule si on accordait aussi quelques récompenses à ceux qui ont peiné sans succès. Voulez-vous que nous leur attribuions anonymement un accessit ? Et après cela je ne ferai point de façons pour vous féliciter d'avoir fait ici, dans votre petite vie d'enfant, l'apprentissage de ce qui sera l'essentiel de votre vie d'homme : l'effort vers un but dont on a aperçu la valeur.

Des gens chagrins m'ont dit : Oh ! si seulement vous pouviez causer avec toute cette jeunesse ! Vous verriez : ce n'est plus comme de votre temps !

Cette ritournelle me met toujours en défiance. Au X<sup>e</sup> siècle, un poème français, le premier de quelque longueur que nous ayons conservé, commence déjà par ce vers :

Bons fut li siecles al tens ancienor.

Le monde était bon au temps des anciens !

C'est la plainte des gens qui vieillissent. Je m'en garde. Peut-être est-ce parce que je ne veux pas vieillir ; mais c'est plutôt, c'est surtout parce que je crois en vous, parce que je veux y croire, et je vais vous dire pourquoi.

On prétend que vos études ont baissé. Soit ! Vous n'avez pas pu travailler dans des conditions normales, parmi ces grands événements, dans cette succession d'émotions terribles ou joyeuses. Et nous donc ? Croyez-vous que nous avons fait tranquillement nos travaux et nos recherches, en toute liberté d'esprit ? Comment, à douze ans, auriez-vous trouvé le calme que des barbons n'ont pas su s'imposer ? J'accepte que vous avez appris un peu moins soigneusement des morceaux de textes dont quelques-uns vous paraissent un peu lointains ; vous avez brouillé le plus petit commun multiple et le plus grand commun diviseur. Et le sage Mentor s'est plaint justement de votre indifférence pour Télémaque. Soit encore ! Vous avez même péché par écrit, vous avez mis à tort et à travers des consonnes doubles et des consonnes simples, come si *charrette* devait, en bonne raison, s'écrire comme *chariot*. Il se peut que vous soyez même allés plus loin, bien plus loin, jusqu'aux problèmes faux et aux barbarismes.

Tout cela est en effet très mal, cela serait surtout très mal, si vous n'étiez résolu à racheter ces négligences. Savez-vous à quelles conditions je vous pardonnerais ? Je voudrais qu'ayant mal su vos *leçons* et mal fait vos *devoirs*, vous eussiez du moins compris ce que c'est qu'une *leçon* et ce que c'est qu'un *devoir*.

Or la *leçon*, vos frères, vos pères vous en ont donné une, grandiose et inoubliable. Le *devoir*, ils vous ont montré comment on mourait pour lui, héroïquement, dans la boue et la nuit. Je ne puis donc penser que jamais vous oublierez ce que ces mots si humbles, si effacés dans un long usage, renferment en eux ? Vous voudrez vous souvenir que si on nomme *leçon* le bout de texte ou le théorème que vous apprenez, c'est qu'ils portent en eux aussi une valeur éducative, que si la page que vous avez à remettre s'appelle *devoir*, c'est que vous devez cette page, et que vous la devez bien faite à votre maître qui travaille pour vous, à vos parents qui paient pour vous, à la nation qui compte sur vous. Une fois pénétrés de ces idées régénératrices, elles vous soutiendront et vous animeront ; les occupations de la vie scolaire, transformées, deviendront pour vous des éléments de vie morale, et, loin d'avoir été

bouleversée par la guerre, votre éducation se trouvera demain complétée, ennoblie et fécondée.

Vos détracteurs affirment aussi que vous êtes des réalistes avant l'âge, que, préoccupés d'intérêts matériels, vous n'aspirez qu'à trouver des carrières qui vous permettent de prendre part à l'orgie d'argent universelle.

Mettons que vous aspiriez à un état de choses où le travail aura sa large et légitime récompense. Il n'y aura point de mal à cela. Vous retrancheriez un peu sur ce désintéressement, dont nous avons tous tant abusé, et dont vos maîtres n'ont pu encore se défaire, parce qu'il est une vertu cardinale de l'Université, que nous ne pourrions que vous encourager à être – comment vous dirai-je – moins bons que nous. Mais ce que je ne crois pas, ce que je ne puis croire, c'est que vouliez réellement ne plus adorer que le veau d'or. Comment tomberait-elle à cette abjection, la génération qui a vu un million et demi de Français périr pour le droit, cette génération qui sait, d'une part, ce que la soif de dominer pour jouir a coûté à l'Allemagne, de l'autre, ce que l'habitude de servir l'intérêt commun a rapporté à la France ?

Si en effet notre cause a rallié l'univers civilisé, vaincu les campagnes de mensonge et les coalitions d'intérêts ; si, en particulier, elle nous a valu l'appui décisif de l'Amérique, ne le doit-elle pas avant tout aux gestes chevaleresques de nos aïeux, au souvenir vivant de tout ce que ce pays a fait, osé, payé, souffert pour l'idéal et le salut du monde par la justice et la liberté ?

Il y a entre les loups et les moutons, entre les bêtes de proie et les bêtes d'abatage, une belle et large place à tenir. Les peuples et les individus peuvent revendiquer, exiger leur place au soleil, sans prétendre offusquer de leur ombre le reste des hommes. M. van Biéma vous a montré avec sa haute science où commence l'aberration dont il faut se garder, la folie d'avidité et d'orgueil. Chercher la prospérité n'est pas se ruer, les poings en avant, vers l'opulence et le luxe, qui du reste n'ont pas plus de beauté que de vertu et sont souvent les pires ennemis du bonheur.

Mes amis, vous le voyez, je vous fais pleine et entière confiance, parce que vous êtes de bons petits Français de race, incapables de la corruption dont nous menacent des prophètes de malheur. D'abord l'arbre de France, l'arbre aux racines profondes et lointaines, n'a plus l'âge où une greffe quelconque pourrait en changer les fruits. Et d'autre part, quand la paix que nous saluons sera vraiment rétablie, l'ordre et le calme revenus, vous ressentirez les effets irrésistibles de l'avènement d'un monde nouveau, conforme à notre idéal et à nos principes de toujours, monde de travail, de fraternité, de droit, rêve d'hier, vérité de demain, si vous le voulez.

Mais à quoi bon vous exhorter ? les impressions que vous avez reçues sont de celles qui ne s'effacent pas. Je le sais par expérience. J'ai eu à votre âge les leçons de la défaite, comme vous avez celles de la victoire.

J'aurais pudeur à dire à cette assistance quelle force, quelle résolution elles m'ont données. C'est parce que, tout petit, durant l'occupation étrangère, je m'étais fait certaines promesses

que j'ai fait certaines choses, qui m'ont demandé des dizaines d'années de travail et de volonté.

« En mon privé, disait en 1587 Pierre Pithou, j'ai délibérément tout rapporté au public. »  
Faisons comme lui.

**Ferdinand BRUNOT**

(1860-1938)

*Linguiste-Philologue*

*Ancien élève de l'École Normale Supérieure*

*Maire du XIVème arrondissement (1910-1919)*

*Doyen de la Faculté des Lettres de Paris (1919-1928)*

*Grand-Croix de la Légion d'Honneur (1933)*